Dorvo, Hyacinthe
Élisabeth

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS EN SYBÉRIE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

A GRAND SPECTACLE;

Paroles de M. DORVO.

Musique de M. ALEXANDRE PICCINI, artiste de l'Académie Impériale de Musique.

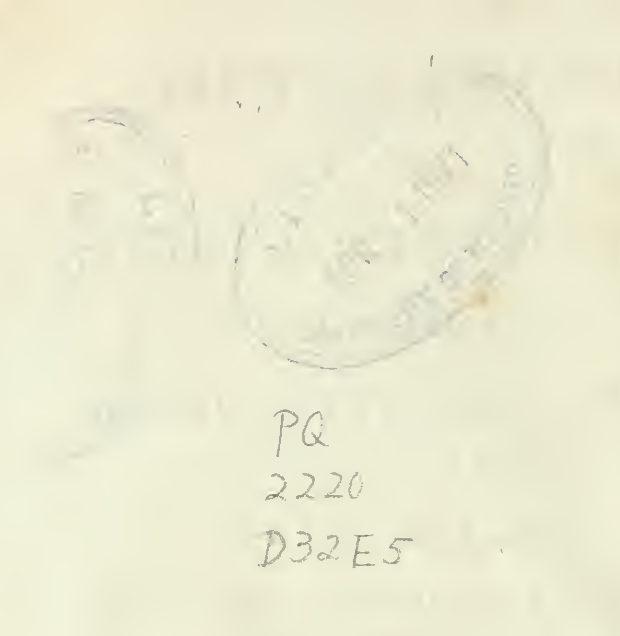
Ballets et mise en scène de M. EUGÈNE HUS.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte St-Martin, le 28 octobre 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1806.



A MADAME GOBERT.

MADAME,

C'est à Monsieur votre époux que je dois l'idée de cette pièce, ce fut lui qui me communiqua le charmant roman de Madame Cottin, en m'invitant à le mettre en scène, ce choix m'honora sans doute, mais si cette marque de confiance ajoutait à l'estime et à l'amitié que j'ai pour lui, elle n'augmentait en rien mes facultés, quelque desir d'ailleurs que j'eusse de le satisfaire ; je me rends donc justice et conviens hautement que mon Elisabeth n'aurait pas été si favorablement accueillie sans ses conseils, et les corrections, les changemens que mon ami Dubois a bien voulu se donner la peine d'y faire ; la musique originale de Piccini, les ballets ingénieux de M. Hus, et les décorations magnifiques de MM. Mathis et la Roche, tout a concouru à donner à cet ouvrage une pompe qui en a fait supporter sa faiblesse. Cependant avouons que la beauté du spectacle avait besoin d'être soutenue par les talens distingués des comédiens qui composent le théâtre de la Porte St.-Martin. Si le mélodrame est un genre bàtard, combien ne faut-il pas de ressource pour se plier au jeu muet, à la pantomime qu'exigent l'ensemble qu'on y ménage, sur tout a des acteurs qui tous (où du moins une grande partie) ont acquis dans le répertoire du théâtre Français une réputation justement méritée sur ses premiers théâtres des départemens et quelques-uns de la capitale !

Quoi quil en soit, enfin l'indulgence du public et celle de MM. les Journalistes ont assuré le succès d'Elisabeth, j'ose, Madame, vous en présenter l'hommage. J'ai pensé qu'un traite sublime d'héroisme filiale ne pouvait-être décoré d'un nom plus digne que celui de la plus estimable des épouses et la plus tendre des mères.

Je suis, avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DORVO.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
STANISLAS POTOSKY, sous le nom de SPRINGER.	M. *Dugrand.*
PHEDORA, son épouse.	Mlle. *Bourgeois.*
ELISABETH, leur fille.	Mlle *Adèle.*
WALBERG, ministre russe, exilé.	M. *Adnet.*
SMOLOFF, gouverneur de Tobolsk.	M. *D'Herbouville.*
ALEXIS, son fils, amant d'Elisabeth.	M. *Philippe.*
Le père PAUL.	M. *Dugy.*
NICOLAS, battelier.	M. *Bourdais.*
THERESE, sa femme.	Mme. *Potier.*
JUSTIN, leur fils, domestique d'Alexis.	M. *Talon.*
ZELIME, jeune tartare, élevée avec Elisabeth.	Mlle. *Fusil.*
UN COURRIER du Sénat de Russie.	M. *Parisot.*

Personnages muets.

Un offficier.
Chasseurs.
Paysans.
Bateliers.
Paysannes de Sybérie.

La scène est en Sybérie.

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS EN SYBERIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site agreste; on voit des sapins, des boulaux, des sorbiers. Au fond, des montagnes couvertes de glace et de neige : tout doit offrir l'aspect d'un désert et de l'hiver le plus rigoureux.

SCENE PREMIERE.

ZÉLIME.

Elisabeth ! Elisabeth !... Elle ne répond pas... Sortir ! s'éloigner de la cabane sans Zélime. . . c'est la première fois. . . je la gronderai... ou plutôt, je l'embrasserai tant, tant, qu'elle ne recommencera plus. Ah ! mon dieu ! ah ! mon dieu ! voilà que la peur me prend ! aurait-elle mis à exécution le projet qu'elle avait de traverser la Sybérie, d'aller jusqu'à Moscou, implorer, obtenir la grâce de son père ? Elle serait partie sans moi, sans Zélime, la compagne, l'amie de son enfance !... oh ! cela serait affreux !... Et sa pauvre mère ! et son malheureux père ! je suis bien sûre que cette fuite va nous faire mourir tous les trois. (*Elle pleure.*) J'entends du bruit... serait-ce elle ?... Non, c'est le valet du fils de M. de Smoloff.

SCENE II.

ZELIME, JUSTIN.

JUSTIN.

Arrêtez ! au secours ! arrêtez !

ZÉLIME.

Qu'est-ce donc?

JUSTIN.

Arrêtez !... Est-il parti, mademoiselle Zélime ?

ZÉLIME.

Qui ?

JUSTIN.

L'ours qui me poursuivait... j'étais venu pour le chasser, et c'est lui qui me chasse.

ZÉLIME.

Poltron !

JUSTIN.

Avec les ours, oui ; mais autrement, mon courage...

ZÉLIME.

La chasse est donc bien près d'ici ?

JUSTIN.

Assez près... il n'y a guère qu'une heure que ce maudit ours me poursuit.

ZÉLIME.

Ton maître accompagne-t-il le gouverneur de Tobolsk.

JUSTIN.

Pouvez-vous demander cela ? Quand M. de Smoloff vient rendre visite à votre maître, vous voulez qu'Alexis, son fils, ne vienne pas voir mademoiselle Elisabeth ?

ZÉLIME.

Elisabeth ! je ne sais où elle est.

JUSTIN.

Comment, vous ne savez...

ZÉLIME.

Ecoutez, M. Justin : vous m'avez tout-à-l'heure parlé de votre courage ?

JUSTIN.

Eh bien ?

ZÉLIME.

Venez avec moi parcourir tous les lieux qui nous environnent et chercher ma bonne amie.

JUSTIN.

Mademoiselle... vous savez l'attachement que j'ai pour vous, l'estime particulière que m'ont inspiré vos vertus, et le dévouement sublime que vous avez montré aux exilés dont vous êtes la consolation : d'après cela, je ne puis vous exposer.

ZÉLIME.

Je ne crains rien.

JUSTIN.

Mais, je crains, moi... pour vous.

ZÉLIME.

Au moins, allez y seul,

JUSTIN.

Dans toute autre circonstance je ne vous refuserais pas, et mon courage se signalerait ; mais, lorsqu'il y a péril imminent, la prudence, chez moi, remplace la valeur.

ZÉLIME.

C'est-à-dire que vous êtes courageux quand vous êtes à l'abri du danger ?

JUSTIN.

Précisément : c'est le plus sûr.

ZÉLIME.

Vous n'avez jamais servi, M. Justin.

JUSTIN.

Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai été jokey dix ans, et valet-de-chambre depuis cette époque... à peu près dix ans de service...

ZÉLIME.

Ah ! mon dieu ! voici la mère d'Elisabeth. Que lui dire ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PHÉDORA.

PHÉDORA.

Zélime, où est ma fille ?

ZÉLIME, *avec embarras.*

Madame, elle est sans doute sur quelques montagnes, à guetter le retour de son père.

JUSTIN.

Est-ce que M. Springer est à la chasse ?

ZÉLIME.

Je le crois.

JUSTIN.

Quelle imprudence ! quand on fait une battue générale contre les ours et les loups affamés.

ZÉLIME, *bas à Justin.*

Voulez-vous vous taire.

JUSTIN.

Il peut tomber dans les mains de ces animaux furieux.

PHÉDORA.

Que dites-vous ?... Ah ! mon époux !

JUSTIN.

Ce n'est pas pour vous effrayer, ce que je vous dit là, mais il court un fier danger.

PHÉDORA.

Zélime, voici l'heure de notre prière, viens aux pieds de l'éternel lui demander le meilleur, le plus malheureux des

époux, et cette fille intéressante qui compose, avec toi, toute ma famille. Viens.

JUSTIN.

J'ai envie d'aller prier aussi pour la destruction de tous les ours et de toutes les bêtes d'ici bas.

(Phédora ouvre la porte de la chapelle et trouve Elisabeth prosternée.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ELISABETH.

PHÉDORA.

Que vois-je ? ma fille !

ZELIME.

Mon Elisabeth !

JUSTIN.

Quel air intéressant !

PHEDORA.

Que faisais-tu là, mon enfant ?

ELISABETH.

Je priais le ciel pour qu'il daignât jeter sur moi un regard bienfaisant, pour qu'il me donnât les moyens de mettre un terme à vos maux, et de vous rendre à ce que vous nommez votre patrie.

PHEDORA.

Aimable enfant !

ZELIME.

Tu priais avec bien de la ferveur... je t'appellais, tu ne me répondais pas.

JUSTIN.

Les cris que j'ai faits, mademoiselle, en me défendant contre un ours, ne vous ont donc pas causé une agitation générale, un attendrissement...

ZELIME.

Tu ne me réponds pas, Elisabeth.

PHEDORA.

A quoi penses-tu, ma fille ?

ELISABETH, *à part, revenue.*

Oui, le ciel m'inspire un courage que je n'ai jamais eu... cette prière m'a donné des forces. Oui, je vous sauverai, oui, je vous délivrerai de votre captivité.

PHEDORA.

Elisabeth, depuis quelque tems tu deviens sombre, rêveuse, tu ne te prêtes plus à nos jeux avec cette franchise, cette tranquilité...Elisabeth, autrefois tu te serais apperçue que ton père n'était point là, qu'il ne t'avait pas pressé dans ses bras.

ELISABETH.

Mon père ! est-ce qu'il n'est pas de retour de la chasse ?

PHEDORA.

Hélas ! non... il court même des dangers.

ELISABETH.

Des dangers ! je vole sur ses pas.

PHEDORA.

Je veux te suivre.

ELISABETH.

Y penses-tu ? t'exposer au milieu de ce désert ! le froid est excessif; vois ces arbres, ces sapins qui semblent être de glace, cette brume sombre qui couvre l'horison... Le ciel ne t'a pas formée pour habiter la Sybérie, comme moi, dans ton enfance, tu n'appris pas à braver ce climat rigoureux : ah ! je t'en conjure, au nom de l'amitié sainte que tu as pour mon père, au nom de l'amour que je te porte et de la reconnaissance que tes soins touchans ont gravés dans mon ame, écoute ma prière, rentre, rentre dans notre cabane; et moi, avant que la nuit m'empèche de distinguer, je vais...

PHEDORA.

Elisabeth !

ELISABETH.

Ne t'affiige pas, je t'en prie ; ne pleure pas, je reviens dans un moment. (*elle s'enfuit.*)

PHEDORA.

Ah ! ce moment sera un siècle pour une mère.

SCENE V.

PHEDORA, ZELIME, JUSTIN.

JUSTIN.

Cette jeune personne a un courage, une sensibilité . . . j'en suis tout ému... j'en suis suffoqué... j'en suis...

ZÉLIME.

Vous auriez bien mieux fait de l'accompagner.

JUSTIN.

Cela eut diminué la beauté de son action.

PHEDORA.

Justin, vous n'avez rien entendu dire chez M. le Gouverneur qui pût nous donner quelqu'espoir ?

JUSTIN.

Non, madame ; sinon qu'il était enjoint, plus que jamais, à M. le Gouverneur de défendre aux habitans de Tobolsk de venir dans votre cabane, et de ne pas souffrir que vous eussiez de communication, de correspondance avec qui que ce fut... Ce n'est pas là vous donner de l'espoir.

PHÉDORA.

Notre exil sera donc éternel.

ZÉLIME.

Eh bien, madame, qu'importe? on est heureux par tout avec une ame pure, et la conscience libre. Quand nous passerions ici nos jours, sommes nous si malheureux? la matin, nous nous réunissons en famille, et nos prières portent dans notre ame une tranquilité délicieuse; un repas frugal servi par votre fille, ou moi, n'a-t-il pas quelques charmes? les travaux ensuite font oublier les heures de la journée; et le soir, rassemblés autour d'un bon feu, nous jouissons des conseils de votre époux, des baisers que vous donnez à votre fille, des carresses qu'elle vous rend, et de la bonne amitié que vous me témoiguez. Ma chère maîtresse, bien des familles riches, comblées de faveur, n'ont pas ces jouissances puisées dans les bienfaits de la nature et dans les vertus du cœur.

JUSTIN.

Je vais d'émotion en émotion.

PHÉDORA.

Bonne Zélime, comme tu cherches à me consoler... Nous devons beaucoup à ta touchante amitié, à cette résolution que tu as prises de quitter le monde pour vivre avec nous dans un désert; mais si tu savais quelle est la source de nos maux? combien cette source est amère! si tu savais comme la vertu la plus pure a succombée sous les efforts du crime! si tu savais... Qu'allais-je dire?... Ah! cachons-lui que du faîte des grandeurs nous sommes tombés dans la plus affreuse indigence.

ZÉLIME.

Vous alliez me le confier, votre secret, et vous vous êtes arrêtée encore une fois... Ma chère maîtresse, pourquoi...

PHÉDORA.

Pourquoi rappeler des maux que rien ne peut guérir?

JUSTIN.

Madame a raison, et s'il est vrai, comme on le dit, que M. et madame Springer soient des gens comme il faut...

ZELIME.

Eh bien, nignaud!

JUSTIN.

Eh bien, il est dûr de tomber du haut des grandeurs...

PHEDORA.

Il est moins dûr d'en descendre avec honneur que de s'y élever par des crimes.

JUSTIN.

Je suis toujours de l'avis des gens qui me parlent avec énergie. (*On entend un bruit de chasse.*)

ZELIME.

Madame, madame, voici beaucoup de monde.

PHEDORA.

Mon époux et ma fille...

ZELIME.

Je les apperçois.

JUSTIN.

Je vous l'avais bien dit... voilà M. de Smoloff, son fils, et...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SPRINGER, SMOLOFF, ALEXIS, ELISABETH, Suite du Gouverneur.

ELISABETH, *dans les bras de son père, s'élance vers sa mère.*

Le voilà ! le voilà ! ma mere !

PHEDORA.

Springer !

STANISLAS.

Cher Phédora !

PHEDORA.

Combien tu m'as fait souffrir !

SMOLOFF.

Vos craintes, madame, doivent être dissipées. Puisse ce jour, le premier où je viens visiter ce cercle lointain, et l'illustre proscrit que crut devoir y envoyer la cour de Russie, ce jour que nous consacrons à la joie, être pour vous le présage d'un avenir plus doux, et puissent mes prières obtenir du Czar, notre auguste souverain, un acte de justice et de clémence qui rétablisse votre époux dans tous ses droits.

STANISLAS, *froidement.*

Monsieur, je vous suis obligé de ces sentimens, mais je n'attends rien des hommes ; et, sans me plaindre, je passerai mes jours dans ces déserts : je n'ai jamais été coupable ; je ne veux rien, je ne demande rien.

ELISABETH, *avec intérêt.*

Mon père !

ALEXIS.

Vous ne demandez rien, monsieur ?

STANISLAS.

Que l'équité, la justice.

ELISABETH.

Où les trouver.

STANISLAS.

Dans le ciel, mon enfant ; mais sur la terre, jamais.

SMOLOFF.

Ainsi, vous supposez notre monarque injuste.

STANISLAS.

Non, mais trompé.

SMOLOFF.

Pourquoi donc ne pas l'éclairer, ne pas le désabuser ?

STANISLAS.

Parce qu'il m'a ravi ce qu'il ne peut plus me rendre ; parce que mes souffrances m'ont fait contracter l'habitude du malheur, et que personne au monde ne s'intéressant à ma situation, rien ne peut désormais la changer.

ELISABETH.

Personne !

ALEXIS.

Quoi, monsieur, vous douteriez de la bonne volonté de mon père ? ah ! si la place qu'il occupe lui prescrit des devoirs pénibles à remplir, soyez sûr que son ame n'est point étrangère à l'infortune. Souvent avec lui j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement.... Que de pleurs n'a-t-il pas essuyé, que de douleurs solitaires n'a-t-il pas consolées !

STANISLAS.

Vous êtes son fils, et cela me suffit pour le juger.

SMOLOFF.

Passer ces jours loin de sa patrie, est un affreux destin !

STANISLAS.

Il est plus affreux encore de mourir loin d'elle.

SMOLOFF.

J'avais pensé, monsieur, que le voyage que l'Empereur vient d'entreprendre dans les contrées voisines de ces déserts......

ELISABETH, *à part.*

Qu'ai-je entendu ?

SMOLOFF, *continuant.*

Serait une circonstance favorable pour vous, et qu'on aurait pû en profiter.....

STANISLAS.

Vous, votre fils, monsieur, ne pourriez intercéder pour moi, sans exposer votre tête. Plaignez ma femme et ma fille, du malheur où je les ai précipitées ; mais ne hasardez pas une vie nécessaire aux infortunées dont vous allégez les souffrances.

SMOLOFF.

Ayez confiance dans l'Etre Suprême, monsieur, comptez sur son appui ; il vous voit, et souvent s'il fait souffrir l'homme vertueux, c'est pour rendre son triomphe plus beau et lui mériter l'admiration de la terre. (*On entend un bruit de chasse.*)

JUSTIN, *accourant.*

M. le Gouverneur, voilà tout les Chasseurs qui reviennent de ce côté. (*Aux paysans*). Ils apportent l'Ours, mes amis. Bon ! il est tué, je n'en aurai plus peur.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Chasseurs, *dont quatre portent l'Ours, qu'ils déposent aux pieds du Gouverneur.*

SMOLOFF.

Mes bons amis, j'accepte votre hommage. (*A Stanislas.*) Permettez, monsieur, que ces honnêtes paysans commencent ici les jeux que chaque année, à pareil jour, ils préparent pour moi. Qu'elle fête n'embellirait pas la présence d'une famille aussi respectable que la vôtre. (*Ballet.*)

SMOLOFF.

Mes bons amis, je suis touché de votre zèle, et de l'attachement que vous m'avez témoigné ; mais mon devoir m'appelle à Saïmka.

PHEDORA.

Sitôt, monsieur ?

SMOLOFF.

Il le faut.

ALEXIS, *bas.*

Encore un instant, mon père.

ELISABETH, *à part.*

Le tems presse, n'hésitons plus. (*Haut.*) Sans doute, monsieur, vous allez blâmer ma démarche, et mes parens vont m'accuser de manquer aux bienséances que l'usage commande à mon sexe ; mais j'atteste le ciel de mon innocence, mes vœux sont purs, et je ne lui demande pour toute grâce que de les exaucer aujourd'hui.

STANISLAS, *à part.*

Elle va découvrir le projet de sa fuite.

PHEDORA.

Explique-toi.

ELISABETH.

C'est publiquement, en face de ce Dieu qui nous entend et nous juge, que je reclame de vous la liberté d'entretenir un moment sans témoins.....

SMOLOFF.

Qui, mademoiselle ?

ELISABETH.

Votre fils, monsieur.

ALEXIS.

Est-il possible ?

SMOLOFF.

Mon fils.

PHEDORA.

Elisabeth, vous vous oubliez.

ELISABETH.

Non, ma mère, non, je n'eus jamais plus de raison et jamais je ne fus plus fière de moi-même. Mon père est malheureux, persécuté, banni; sa vertu, l'amour conjugal, tout fait supporter ses fers et son exil; seule, je peux tout réparer; et s'il est vrai que je m'immole pour y parvenir, le sacrifice est digne de lui.

PHEDORA.

Quel sacrifice ?

ELISABEEH.

Bientôt tu seras instruite, bientôt tu prononceras mon arrêt; permets auparavant......

PHEDORA.

Mais cet entretien......

ELISABETH.

Il est indispensable, et le motif en est sacré.

STANISLAS.

Tu le dis, ma fille, et c'est assez; nous te l'accordons.

PHEDORA.

Ah! qui pourrait te résister ? (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

ELISABETH, ALEXIS.

ELISABETH.

Vous vous rappellez, monsieur, notre dernière entrevue ?

ALEXIS, *ému.*

Mademoiselle....

ELISABETH.

J'ai besoin de vous pour sauver mon père. Vous m'avez promis, vous me devez votre appui.

ALEXIS.

Oui, divine Elisabeth, je l'ai promis, je l'ai juré; je le promets et je le jure encore.

ELISABETH.

Mes parens ont toujours été ma seule pensée, leur amour, mon unique bien, leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir; et c'est lui qui vous envoya vers moi, pour m'aider à exécuter mon projet. L'Empereur voyage vers ces contrées; l'Empereur, est juste et compatissant, j'irai, s'il le faut, jusqu'à Moscou, pour demander, pour obtenir la grace de mon père.

ALEXIS.

Obtenir sa grace ?

ELISABETH.

Cette idée soutient mon existence, elle ne me quitte point. Je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle ; c'est elle qui m'a rapprochée de vous, c'est elle qui m'élève en ce moment au-dessus des préjugés reçus, c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni les mépris, ni la mort ; c'est elle qui me ferait désobéir à mes parens s'ils me défendaient de partir. Ne combattez donc pas mes projets; de pareilles résolutions ne peuvent-être ébranlées.

ALEXIS.

Je vous admire, mademoiselle,... mais vous ne calculez pas les obstacles....

ELISABETH.

Deux seuls m'ont inquiétés ; il n'y a que vous qui puissiez les lever.

ALEXIS.

Ah ! que pouvez-vous me demander qui ne soit au-dessus de ce que je voudrais faire pour vous.

ELISABETH.

Aurai-je un guide, un défenseur dans ma route ? ma fuite ne nuira-t-elle pas à mon père ? et le vôtre ne le punira-t-il pas de mon absence ?

ALEXIS.

Lui, le punir ? non, sans doute, mais si vous saviez combien le Czar est irrité.

ELISABETH.

J'ignore de quel crime on peut accuser mon père ; je ne connais ni son vrai nom, ni sa patrie, mais je suis sûr de son innocence.

ALEXIS.

Quoi ! vous ignorez quel était son rang ?

ELISABETH.

Je l'ignore.

ALEXIS.

O touchant exemple de la piété filiale ! ô généreux dévouement !... Vous ne savez pas ce que vous allez reconquérir ... vous n'avez pensé qu'à vos parens ?.... ah ! qu'est-ce que la grandeur de la naissance près de celle de votre ame ? qu'est-ce auprès de vos nobles sentimens, que les noms des.....

ELISABETH, *l'interrompant.*

Monsieur, ce secret est celui de mon père, je ne dois l'apprendre que de lui... Un conducteur dans ma route, je ne veux de vous, je n'exige que cela.

ALEXIS.

Vous vous exposeriez sans secours ?....

ELISABETH.

Dieu m'en fournira.

ALEXIS.

Au milieu de l'hiver....

ELISABETH.

Je ne crains ni les tempêtes, ni les frimats.

ALEXIS.

Tant de fleuves, de forêts, de marais impraticables à traverser.

ELISABETH, *avec force.*

Je braverai tout. Un guide, un guide seulement.

ALEXIS.

Eh bien! oui, je vous satisferai, et ne vous parlerai plus d'une passion que je vous ai déclarée malgré moi. Ah! je le sens, votre cœur était trop plein pour qu'un autre sentiment l'occupât. Souvenez-vous seulement, si vos parens sont rendus à leur patrie, souvenez-vous que dans ces déserts Alexis vous vit, vous aimât, et qu'il eut préféré y vivre obscur et pauvre avec Elisabeth, fille d'un procrit, à y jouir de toutes les gloires, de tous les trônes que le monde lui pourrait offrir. Mais, mademoiselle, si je ne craignais d'offenser votre délicatesse....

ELISABETH.

Parlez.

ALEXIS, *tirant une bourse de sa poche.*

Cette bourse est tout ce que je possède, et.....

ELISABETH, *noblement.*

Elle vient de vous, ce don n'a rien qui m'humilie, je l'accepte.

ALEXIS, *exalté.*

Grand Dieu!

ELISABETH.

Quel sera mon conducteur?

ALEXIS.

Un vertueux missionnaire qui a parcouru les déserts de la Sybérie, pour y donner des consolations aux malheureux exilés; il se trouve près de cette habitation; et chérissant la vertu, il sera trop heureux d'en rencontrer le modèle.

ELISABETH.

Courez donc le prévenir et qu'il soit prêt....

ALEXIS, *avec peine.*

Elisabeth.

ELISABETH, *attendrie.*

Elle vient de vous prouver qu'elle savait vous apprécier.... Adieu.

ALEXIS.

Quand je pense que c'est peut-être la dernière fois....

ELISABETH.

J'ai besoin de mes forces, n'aggravez pas ma douleur. On vient, ce sont mes parens; allez, soyez discret, et reposez-vous sur mon cœur, il ne changera jamais. (*Il lui baise la main et sort.*)

SCENE IX.

STANISLAS, PHEDORA, ELISABETH.

PHEDORA.

Non, non, je n'y consentirai point.

STANISLAS, *à part.*

Voilà ce que j'appréhendais.

PHEDORA.

Cruelle enfant! tu veux nous quitter, tu veux nous abandonner.

ELISABETH, *à genoux.*

Oh! ma mère, c'est dans cette attitude, c'est à genoux que je te demande la plus grande des félicités. J'aspire à celle de vous rendre la liberté, le bonheur et votre patrie. Ne crois pas que ce soit un dessein légèrement conçu; non, c'est un plan concerté dans le silence et la réflexion; c'est l'objet de mes plus chères espérances.

PHEDORA.

Ma fille!

ELISABETH.

Combien de fois témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avais pû me dire: moi, moi seule, je leur rendrai ce qu'ils regrettent; m'en ôter le pouvoir, c'est m'arracher la vie. Ah! permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible; non, elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond. Il trouvera des forces pour aller réclamer justice, et des paroles pour vous la faire obtenir. Je ne crains ni les fatigues, ni les mépris, ni la cour, ni les rois. O ma mère, je ne crains que ton refus.

STANISLAS.

Quel héroïsme!

ELISABETH

Ne vous opposez donc pas à l'auguste mission que le ciel me confie. Que trouvez vous d'effrayant dans mon projet? des dangers? Les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons. Ma jeunesse? elle fera mon appui. Mon inexpérience? Je ne partirai point seule.

PHEDORA.

Qui donc pourrait?...

ELISABETH.

Ne m'interrogez pas, votre fille doit être au-dessus du soupçon.

STANISLAS.

Et les aïeux de ta mère qui régnèrent jadis dans ces contrées, les miens qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom implorant l'hospitalité, parcourir cette Russie, qui fit de leur royaume des provinces de son empire.

ELISABETH.

Quoi! mon père?

STANISLAS.

Oui, ma fille, apprends, apprends mes infortunes pour que tu puisse les révéler au monde entier, faire punir un jour mes persécuteurs. Je suis Stanislas Potosky, descendant des rois de Pologne. Mon crime fut d'être préféré par ta mère à un prince russe; mon crime est d'avoir trop aimé ma patrie... seul, à la tête d'une poignée de nobles polonais, j'ai voulu résister dans Varsovie à des armées nombreuses; mais il a fallu céder... Vaincu, humilié, je veux retourner dans mes terres, cacher mon désespoir et ma honte... Mes terres étaient passées sous une domination étrangère, j'osai me plaindre, quelques mécontens m'entouraient... Le monstre, jaloux de la prèférence de ta mère, osa me dénoncer comme coupable d'un crime atroce. Un jour je fus arrachés de ma maison, des bras de ma femme, des tiens, ma fille, tu n'avais alors que trois ans, et tes larmes ne coulaient que parce que tu voyais pleurer ta mère. Je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg, jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sybérie. Phédora voulut me suivre; ma fidèle compagne ne m'abandonna point, et je lisais dans ses yeux que c'était par amour et non par devoir... O ma fille, si dans ma vie j'éprouvai quelques douceurs, je ne les dois qu'à ta mère, qu'à toi... et si vous êtes aussi infortunées, c'est à moi que vous devez vos maux. Que dis-je, à moi? non, c'est à mon infâme dénonciateur... Ecoute, ma fille, si le ciel te donne le courage d'accomplir ton projet, je te remettrai des papiers qui, en prouvant mon innocence, feront voir au monarque qui me persécute, combien il est dangereux d'abuser trop vîte du pouvoir de condamner les hommes. Surtout, ma fille, point de bassesse, point de viles prières; mourons dans ce désert avec honneur, plutôt que de vivre dans un palais avec ignominie.

ELISABETH.

Si tel est le sang dont je sors, si je descends des rois, j'espère me montrer digne d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé. Eh! pourquoi rougirais-je de recourir à la commisération de mes semblables? combien de grands

hommes, précipités du faîte des honneurs, l'ont implorée pour eux-mêmes ! plus heureux qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père.

STANISLAS.

O ma Phédora, tant de vertu, tant d'héroïsme m'embrâse et l'emporte sur ma tendresse. Résous toi, ma bien aimée, et puisqu'il n'existe aucun autre moyen de la rendre à ce monde dont elle fera la gloire...

PHEDORA.

N'achèves pas, tes prières même seraient inutiles. Quoi ! j'exposerais les jours de mon enfant ? je laisserais partir mon Elisabeth pour apprendre qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours?... Voilà ce qu'on ose exiger d'une mère ! O Stanislas, il était donc un sacrifice que je ne pouvais pas te faire ? une douleur dont tu ne me consolerais pas ?

STANISLAS.

Votre mère nous résiste, ma fille, et nous devons ..

ELISABTH, *à sa mère avec soumission.*

Tu le veux ? tu l'ordonnes ?

PHEDORA.

Qu'on ne m'en parle plus.

ELISABETH.

J'obéirai, mais j'ai fait couler tes larmes involontairement, pour me trouver que tu me pardonnes; ô ma mère, embrasse ton enfant. (*elle court dans les bras de sa mère.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, Le Père PAUL.

PHEDORA, *à part.*

Que veut cet homme ? (*haut.*) Monsieur qui êtes-vous?

Le père PAUL.

Un pauvre mortel, qui entre chez-vous avec joie. La bénédiction du ciel est sur cette humble cabane... Jeune fille, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu ; dès les premiers pas vous nous avez laissés bien loin derrière vous.... Madame, vous pleurez... si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour quelques tems, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité.

STANISLAS.

Quoi, monsieur, vous savez...

Le père PAUL.

Le hasard m'a fait rencontrer le fils de M. de Smoloff.. il

savait que j'allais traverser la Russie, il m'a choisi pour accompagner votre fille.

PHEDORA.

Ma fille ne partira point.

Le père PAUL.

Ne lui ôtez pas, madame, le courage que Dieu lui donne pour sauver ses parens.

PHEDORA.

Sans elle nous mourrons.

Le père PAUL.

Par elle vous pourrez retrouver le bonheur.

PHEDORA.

C'est l'acheter trop cher que de l'obtenir par son absence.

Le pere PAUL.

Sera-t-elle absente pour votre cœur ?

STANISLAS, PHEDORA.

Jamais.

Le père PAUL.

Pour vos yeux même... ne la verrez-vous pas dans tous ce qu'elle aimait, dans tout ce qui servait à ses travaux, dans tous les lieux témoins de ces jeux innocens, par tout enfin ou vous la suivez avec une tendresse si délicieuse.

ELISABETH.

Mon père !

Le père PAUL.

La plus malheureuse c'est donc votre fille, et c'est elle qui n'élève pas une plainte ; elle va se condamner à des fatigues cruelles, et c'est vous, vous qui vous plaignez, c'est vous qui parlez de douleurs ; les plus sensibles sont celles qu'elle va éprouver, et il faut toute la chaleur de son ame pour ne pas reculer devant les dangers, devant les peines qui l'attendent. Madame soutenez-là dans sa noble résolution, et n'ébranlez-pas un courage sublime.

STANISLAS.

Votre fermeté ajoute à mes forces.

PHEDORA.

Je ne pourrai jamais me séparer d'elle.

Le père PAUL.

Madame j'aurais besoin d'un moment de repos.

STANISLAS.

Entrez, bon vieillard, c'est ici l'asile du malheur.

Le père PAUL.

Et de toutes les vertus.

PHEDORA

Ma fille, ne t'éloigne pas.

SCENE XI.

ELISABETH, ZELIME, *qui entre quand les précédens sont sortis.*

ELISABETH.

Bonne Zélime, je vais partir.. Tu vas me remplacer pendant mon absence, n'est-ce pas ? tu n'oublieras rien des soins habituels que je donnais à mes bons parens ; Zélime, tu vas devenir leur fille... leur fille aimée, adorée comme moi !.. Ah ! tu seras bien heureuse .. mais par ta complaisance, distrait de ses chagrins mon malheureux père, et par ta gaîté arrête les larmes qu'à chaque instant ma mère sera prête à répandre, tu me le promets, Zélime, tu le promets à ton amie, à la plus tendre des sœurs.

ZELIME.

Oui, oui, ce sera un plaisir si pur, si délicieux... te remplacer dans les devoirs de la piété filiale, te remplacer dans le chemin de la vertu. La promesse que je t'en fais part d'un cœur trop heureux d'une confiance aussi douce... Mais comment voudras-tu, Elisabeth, lorsque tes bons parens pleurerons ton absence, que je les console, moi qui serai peut-être la première à verser des larmes... s'ils te demandent dans leur douleur...

ELISABETH.

Eh bien, tu voleras dans leurs bras, tu les pressera sur ton cœur, tu leur montreras le ciel qui tôt où tard venge l'innocence ; tu leur donneras avec force, avec énergie, l'espoir de leur liberté, et tu verras leurs pleurs s'arrêter, leur front s'éclaircir, leurs yeux entrevoir un doux avenir ; ils souriront enfin...Voilà comme je les console, voilà comme tu les consoleras.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JUSTIN.

Où est-il donc ce père Paul qui revient de la Chine !

ELISABETH.

Que lui voulez-vous ?

JUSTIN.

Du mal.

ELISABETH.

Pourquoi ?

JUSTIN.

Il me fait partir avec lui... je vas bien m'amuser ; partir

avec un missionnaire ! un prédicateur !... il va me faire des sermons tout le long du chemin... et je gage qu'il n a pas plus de courage que... que moi... si quelques animaux féroces viennent nous attaquer, il priera, et moi je serai forcé tout seul... de me sauver... Oh ! le maudit voyage !

ELISABETH.

Justin, retournez auprès de votre maître, et dites lui que pour ma route le missionnaire me suffit.

JUSTIN.

Comment, mademoiselle, est-ce que vous partiriez ?

ELISABETH.

Dans un moment.

JUSTIN.

Je pars, mademoiselle,

ZELIME.

Ton courage te revient ?

JUSTIN.

Oui, nous serons trois... encore cinq ou six personnes avec nous et je n'aurai plus peur... Où allons-nous, mademoiselle.

ELISABETH.

A Moscou, aux pieds de l'Empereur.

JUSTIN.

Je pars, mademoiselle ; l'Empereur me verra, il me connaîtra, il ne me regardera pas sans quelque surprise... mon grand-père a été dans sa garde, et il reconaîtra en moi quelques-uns de ces traits mâles, caractéristiques...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDÉNS, STANISLAS, Le père PAUL.

STANISLAS.

Vos raisons m'ont convaincu, généreux vieillard.

ELISABETH.

Mon père...

STANISLAS.

Profitez, mes amis, de l'occupation momentannée de mon épouse qui écrit à monsieur de Smoloff, pour empêcher que sa fille ne parte ; profitez-en pour fuir, et accomplir vos courageux desseins.

Le père PAUL.

Ma fille, embrassez votre père.

STANISLAS.

Mon Elisabeth, si j'ai passé un seul jour sans te montrer ma tendresse, si un regard, une parole ont affligé ton cœur, et fait couler tes larmes, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père ; afin que s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix.

ELISABETH.

Ah ! vous déchirez mon cœur !

Le père PAUL.

Partons, ma fille.

ELISABETH.

Adieu, mon père.

STANISLAS.

Songez mes amis, que je vous remet un bien qui n'a point d'égal, c'est plus que mon sang, plus que ma vie... c'est un de ses êtres divins que le ciel envoie sur la terre pour l'exemple et la gloire des humains.

Le père PAUL.

Aussi Dieu tout puissant, Dieu le premier père d'Elisabeth veillera sur ses jours et ne permettra pas qu'elle succombe à des maux que la vertu seule a causés... Adieu, cher Stanislas.

STANISLAS.

J'entends ta mère... fuis, ma fille, fuyez tous.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, PHEDORA, *sur le seuil de la porte.*

PHEDORA.

Ma fille. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Zélime.*)

ELISABETH.

Ma mère ! (*Paul et Jutin l'entraîne.*)

STANISLAS.

A quel prix faut-il acheter le bonheur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une grotte; dans le fond, un fleuve ; dans la grotte est la cabane de Nicolas.

SCENE PREMIERE.

NICOLAS, *deux bouteilles à la main.*

De la sagesse, aujourd'hui, de la raison, du maintien. . . . je vais être élevé à la dignité de premier pêcheur, de premier passeur... donnons l'exemple de la tempérance à nos subordonnés... bornons-nous à trois bouteilles pour notre déjeuner... réforme complette. (*il boit.*) C'est une chose inconcevable, comme il y a des hommes faits pour parvenir, et d'autres qui restent dans le néant !... Petits génies ! ça ne sait pas manier l'aviron, ni le filet... Eh ! mon dieu ! dans le grand monde comme ici, celui qui jette bien le filet, qui sait le tenir avec adresse, va souvent plus loin qu'il n'a voulu aller... je connais ça, moi... quoique pauvre diable, on n'est pas bête... Mais je n'entends pas les jeunes bateliers qui doivent venir me complimenter sur ma nouvelle dignité... je n'entends pas la musique... Ah ! je vais l'entendre, voilà ma femme.

SCENE II.

NICOLAS, THERÈSE.

THERÈSE, *surprenant son mari à boire.*

Ah !

NICOLAS, *achevant son vin.*

Réforme complette.

THERÈSE.

Ivrogne !

NICOLAS.

Est-ce là votre bouquet, ma femme ? sont-ce là vos félicitations... ce sont celles de tous les jours.

THERÈSE.

Oui, car tu ne cesses de boire.

NICOLAS.

Il faut soutenir son caractère.

THERÈSE.

Tâche de soutenir ton corps.

NICOLAS.

Petite méchante !... Ah ! ça, tu recevras bien tous ses gens qui vont venir me rendre les honneurs d'usage ; tu leur donneras à boire et à manger ; tu te montreras digne, enfin, de l'homme auquel un heureux sort a lié ta destinée.

THERÈSE.

Un heureux sort ! toi ! un homme qui donne son bien au premier venu.

NICOLAS.

Je ne connais pas de premier venu ; suffit qu'un homme soit malheureux pour que ma porte lui soit ouverte.

THERÈSE.

C'est-à dire que, même dans ta nouvelle dignité, tu secourras tous ces exilés qui traversent ce fleuve.

NICOLAS.

Il y a bien plus, je les traiterai mieux ; si j'ai plus de moyens, je serai plus généreux : je suis comme ça. Depuis trente-trois ans que je suis batelier, je n'ai pu voir de sang-froid ces pauvres diables mourant de faim, chargés de chaînes, exténués de fatigues, ça me... (*il porte la main à son cœur.*)

UN COURRIER, *en-dehors.*

Oh ! eh ! oh ! eh !

NICOLAS.

Tiens, pendant que j'en parle, en voilà un qui arrive. Faut que le monde soit bien méchant par là-bas pour qu'il y ait tant à punir. (*il crie.*) Oh ! eh ! oh ! eh ! Ma femme, c'est un jour de fête pour nous... traite encore bien celui-là, ce sera mon bouquet, je ne t'en demanderai pas d'autre.

(*il monte dans son bateau et passe.*)

SCENE III.

THERÈSE.

Le pauvre homme ! ça n'aura jamais rien... ça aura tout au plus une réputation de bon cœur, d'humanité, de bienfaisance ! A quoi cela sert-il quand on est vieux, et quand on est pauvre ? vous avez un bon cœur, vous n'en touverez que de mauvais qui vous repoussent; vous avez eu de l'humanité, tout le monde vous refuse avec mépris ; vous avez été bienfaisant, on vous applaudit et l'on ne vous donne rien. Amasser, ne rien donner, et se faire bien payer, voilà ma maxime ; si j'y trouve moins d'honneur, il y a plus de profit : et l'un vaut mieux que l'autre, puisque tant de gens, avec du profit, achètent de l'honneur.

SCENE IV.

THÉRÈSE, NICOLAS, WALBERG, UN COURRIER, Gardes.

NICOLAS.

Femme ! femme ! nous voilà, nous voilà ! vîte, vîte, de l'eau-de-vie, du pain, des fruits, tout ce que tu as de meilleur.

THÉRÈSE.

C'est donc un homme riche ?

NICOLAS.

Au contraire, c'est pour cela qu'il faut mieux le traiter.... va donc vîte, tu vois bien qu'il succombe... Pauvre malheureux ! il me fait peine. (*elle sort en murmurant.*)

LE COURRIER, *d'un ton dur.*

Voyons vos chaînes, monsieur.

WALBERG.

Vous ne m'avez pas quitté un moment, comment aurais-je pu les rompre ?

LE COURRIER.

Ce sont mes ordres.

WALBERG.

Il sont cruels, et vous les executez avec une rigueur...

NICOLAS, *à Thérèse qui porte de l'eau-de-vie.*

Deux bons verres au malheureux, un quart de verre au courrier, c'est un méchant homme.

WALBERG, *après avoir bu.*

Ah ! vous me rendez la vie.

THERÈSE.

Ce n'est peut-être pas un grand présent que je vous fais.

WALBERG.

Vous avez raison, la mort me serait préférable.

NICOLAS.

Encore un coup, monsieur.

LE COURRIER.

Je vous préviens que monsieur ne pourra vous payer.

NICOLAS, *prenant la main de Walberg.*

Me v'là payé.

WALBERG.

Brave homme !

NICOLAS.

Monsieur veut-il entrer ? il doit avoir besoin de sommeil.

WALBERG

Le sommeil ! il n'en est plus pour moi que dans la tombe.

NICOLAS.

Eh ! monsieur, sont-ce là les sentimens qu'un homme

d'honneur, un homme comme vous doit avoir ? plus l'infortune est grande, plus il faut se roidir contre elle ! Pour être exilé dans nos climats, vous croyez-vous donc perdu ? moi, ma femme, mon fils, et tant d'autres, nous y vivons bien ; pourquoi n'y vivriez-vous pas ? D'ailleurs, tout châtiment peut avoir un terme, et quand on est innocent...

WALBERG.

Innocent ! moi, juste ciel ! Ah ! mon plus cruel supplice est d'être mon propre juge, et de porter, dans le cœur, la sentence qui me condamne.

NICOLAS.

Vous êtes donc bien coupable ?

WALBERG.

Oh ! oui, bien coupable !

NICOLAS.

Pas vis-à-vis de moi, toujours. Dieu, le bon sens, et ma conscience me disent que, fût-on le plus criminel des hommes, on a droit au pardon dès qu'on avoue sa faute et qu'on s'en repent.

WALBERG.

Et la vertu qu'on opprimât ! la société qui fut outragée, ne demandent-elles pas vengeance ?

NICOLAS, *embarrassé.*

Je ne disconviens pas qu'il est certains délits...

WALBERG.

Puissiez-vous ne jamais connaître les miens !

NICOLAS.

Je n'ai garde de vouloir approfondir...

WALBERG.

Du comble des honneurs et de la prospérité, tomber tout-à-coup dans le mépris et la plus horrible indigence ; perdre en un jour mes titres, mes dignités, mes richesses ; laisser ma fille, ma fille unique, l'espoir et la consolation de mes vieux ans, en proie à toutes les privations qui suivent la pauvreté ; exposée à toutes les humiliations qu'on doit à la mémoire d'un nom que j'ai flétri... ah ! cette image terrible, ces chaînes que je dois porter jusqu'au tombeau, le poison du remord qui circule avec mon sang, et, loin de s'affaiblir, semble, à chaque instant, acquérir une nouvelle force ; tout, oui, tout se réunit, tout conspire à me faire abhorrer, à me faire maudire l'existence, et je regarderais comme un bienfaiteur quiconque aurait la générosité de me l'arracher.

NICOLAS.

Calmez-vous, calmez-vous, monsieur. (*On entend une musique pastorale, et l'on voit plusieurs barques sur la Kama ; des bateliers en descendent.*) Tenez, voilà de bonne gens qui

viennent me fêter pour une place que mes travaux m'ont méritée.

WALBERG.

Tant mieux, cela prouve que l'intrigue seule n'est pas heureuse.

NICOLAS.

L'intrigue ! nous ne connaissons pas ça ici ; aussi on n'y exile personne. Ma femme, va donc au-devant .. de l'honnèteté une fois, si cela est possible. (*Les bateliers s'avancent en ordre, la rame sur l'épaule ; Nicolas les salue*, etc. *Quand la cérémonie, en usage dans le pays, est terminée, Nicolas s'approche du courrier.*) Monsieur, votre intention est de rester ici un moment.

LE COURRIER.

Sans doute ; ne faut-il pas que l'on vise mes ordres.

NICOLAS.

Vous ne quitterez pas votre prisonnier de vue?

LE COURRIER.

Eh bien ?

NICOLAS.

Otez-lui pour un moment ces chaînes qui l'accablent.

LE COURRIER.

Je ne le puis.

NICOLAS.

Je vous en supplie... La vue de ce malheureux enchaîné va répandre ici la tristesse.

LE COURRIER.

C'est un grand coupable !

NICOLAS.

Il n'est pas devant ses juges. Allons, monsieur le courrier, allons, (*Lui versant à boire.*) vous voilà gagné. (*Le courrier s'avance pour ôter les chaines de Walberg.*) Permettez, je ne me suis pas fèté moi-même, et je vais le faire en ayant le plaisir d'ôter seul les chaînes de ce malheureux. (*il va pour les ôter.*) Ma femme ?

THERÈSE.

Quoi?

NICOLAS.

Viens, viens m'aider, les larmes m'aveuglent et je n'y voit plus.

THERESE, *ôtes les chaines et les donne a Nicolas.*

Les voici.

NICOLAS.

Quelles sont pesantes ! (*les remettant au courrier.*) Tenez, monsieur, je vous plains si vous ètes chargé de les rapporter. Allons, mes amis, de la gaîté, et fètez moidignement... Je

vais être le plus modeste que je pourrai. (*Ballet grotesque*) (*Il est interrompu par un orage.*)

NICOLAS.

Ah ! mon dieu, quel orage !... Mes amis, courrez vîte attacher vos barques.

WALBERG.

Ah! que cet aspect de la nature en fureur convient au bouleversement que j'éprouve . . . Qui te retient, Dieu vengeur, et pourquoi ne me frappes-tu pas ! Potosky ! Potosky ! . . . quelques soient les coups que je t'ai portés dans l'ombre, sans te connaître, sans être connu de toi, quelques soient les maux que j'ai fait à ton épouse, ils ne sont pas comparables aux miens ; ton crime à mes yeux fut d'être aimés, d'être adoré. . . Tu défendis ton pays en héros, et je te calomniai. Dévoré de remords, je mourrais, je me desséchais au centre d'une élévation que je ne devais qu'à mes trames contre toi. . . Ah ! si le ciel a veillé sur tes jours, si tu respire encore, et que le bruit de ma disgrace soit arrivé jusqu'à toi, combien ton cœur doit se dilater, combien tu dois t'énorguillir.

NICOLAS.

Rentrez, monsieur, la foudre peut éclater.

WALBERG.

Quelle éclate et m'ensevelisse sur ces rochers.

(*La foudre tombe*, *on entend des cris lointains que les bateliers répètent.*)

NICOLAS.

Pourquoi ces cris ?

UN BATELIER, *accourant.*

Mes amis, mes amis, une jeune fille, un vieillard, un jeune homme sont ensevelis sous les neiges.

NICOLAS.

Ah ! courons.

WALBERG.

Ce sont peut-être des mortels innocents, et moi je ne peux mourir.

(*Elisabeth paraît sur la pointe du rocher*, *on la porte dans la grotte*, *en même tems le père Paul*, *soutenu par d'autres habitans*, *est conduit dans la cabane du batelier.*)

SCENE V,

LES PRECEDENS, ÉLISABETH.

NICOLAS,

Ah ! mon dieu !

THERESE, *effrayée.*

Dieu !

NICOLAS.

Relevons là, relevons là d'abord. (*Tous s'empressent autour d'elle, et la placent sur un banc ; elle exhale un soupir; Nicolas dit avec joie :*) Elle revient, elle revient ! sa figure, ses traits... La voyez vous?

WALBERG, *avec intérêt.*

Mademoiselle...

THERESE.

Pauvre petite.

NICOLAS.

Ce n'est plus rien.

ELISABETH, *revenant à elle.*

Où suis-je ?

NICOLAS.

Avec d'honnètes gens.

THERESE.

Rassurez vous.

ELISABETH.

Qui m'a conduite ici ? Que voulez vous de moi ?

WALBERG.

Vous protéger.

ELISABETH.

Où est mon guide ?

NICOLAS.

Calmez-vous? (*on lui prodigue tous les soins nécessaires.*)

THERESE.

D'où êtes vous ?

ELISABETH.

Des déserts.

THERESE.

D'où venez-vous ?

ELISABETH.

Du cercle Dischim.

THERESE.

Et vous allez ?

ELISABETH.

A Moscou, demander à l'Empereur la grace de mon père, exilé depuis bien long-tems.

WALBERG.

Vous venez des déserts Dischim, dans cet état, dans ce dénuement, au milieu des tempêtes, et vous allez à Moscou demander la grace de votre père.

ELISABETH.

Oui.

THERESE.

Cher enfant !

NICOLAS, *à part.*

Elle m'attendrit.

WALBERG.

Ah ! ma fille serait comme vous peut-être si l'on ne m'avait pas arraché de ses bras, si elle savait où l'on ma conduit; mais je ne la reverrai plus, et mon trépas... Maintenant que je connais mon sort, je pourrais l'en instruire, et cette lettre lui parviendrait aisément si j'avais la moindre récompense à offrir à celui qui s'en chargerait; mais je n'ai rien, rien au monde, les cruels m'ont tout ravi.

ELISABETH.

Une lettre pour votre fille?... Pour adoucir les maux de sa vie?... Elle est à Moscou.

WALBERG.

Oui.

ELISABETH.

Donnez moi votre lettre.

WALBERG.

Ange tutélaire !

NICOLAS.

Oui, c'est un ange !

ELISABETH.

Vous allez dans nos déserts, monsieur, vous y verrez sûrement notre Gouverneur. (*elle tire un papier ployé de sa poche.*) Remettez lui ce billet, je vous prie, il s'adresse à mes bons parens; ah ! vous verrez couler bien des larmes de plaisir.

WALBERG.

Je jure de vous obéir; et dans ces tristes contrées ou l'on m'exile, si je ne suis pas tout-à-fait esclave, je jure de trouver vos parens et de leur apprendre...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COURRIER.

LE COURRIER, *lui présentant ses fers.*

Il faut partir pour Tobolsk, monsieur, c'est l'ordre de Sa Majesté et celui que ma notifié M. le Gouverneur, après avoir lu mes dépêches.

WALBERG.

Je suis prêt. Adieux, braves gens, adieu, ma bienfaitrice. N'oubliez pas que, s'il est des crimes que le ciel punit, la vertu sur la terre ne reste jamais sans récompense.

SCENE VII.

Les précédens, excepté WALBERG.

NICOLAS.

Sans l'orage et votre accident, mademoiselle, la journée ne commençait pas trop mal.

THERESE.

Supérieurement en effet.

ELISABETH.

Et le père Paul et Justin?

THERESE.

Justin !

NICOLAS.

Quel nom prononcez vous ?

ELISABETH.

Celui du brave jeune homme qui m'accompagnait.

THERESE.

Ah ! Nicolas, si c'était notre fils.

ELISABETH.

Votre fils ! je l'ai laissé dans un grand danger.

THERESE.

Ah ! mon dieu !

NICOLAS.

Tais toi donc, si c'est lui, dès qu'il était chargé de protéger, de conduire cette vertueuse fille, le ciel aura veillé sur lui ; mais, me trompais-je ?

THERESE.

Qu'est-ce que c'est ?

NICOLAS.

Regarde donc, regarde donc là-bas, c'est lui, c'est bien lui.

THERESE.

Qui ?

NICOLAS.

Notre fils.

THERESE.

Se peut-il ?

ELISABETH.

Justin.

NICOLAS.

Le voilà, je le reconnais.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JUSTIN, *tout couvert de neige.*

Oui, c'est moi, et qui suis frajs encore, je sors de la neige.

ELISABETH.

Et le père Paul ?

JUSTIN.

Il est plus frais que moi, car il y est resté.

ELISABETH.

Que dis-tu ?

JUSTIN.

Que c'est un fier accident qui nous est arrivé là.., je ne suis pas poltron ; mais j'ai eu une peur. (*il entre dans la cabane.*)

ELISABETH.

Pauvre vieillard, tu t'es sacrifié pour moi.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Un Garde.

LE GARDE, *annonçant.*

Le Fils de monsieur Smoloff.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS.

ALEXIS, *avec désordre.*

Où est la fille de Stanislas Potoski. (*Les bateliers témoignent leur surprise.*)

ELISABETH, *s'apprchant.*

Alexis....

ALEXIS, *tombant à ses pieds ainsi que tous les bateliers.*

Elisabeth !..(*se relevant.*) Je ne viens pas, hélas! pour vous consoler

ELISABETH.

Quel nouveau malheur peut me menacer encore.

ALEXIS.

Votre voyage ne peut avoir lieu.

ELISABETH.

Qui oserait m'arrêter.

ALEXIS.

Mon père.

ELISABETH.

Votre père ?

ALEXIS.

Il a reçu de la cour de nouveaux ordres si sévères, qu'il

ne vous reste aucun espoir d'obtenir la grace de vos parens; il vous engage à revenir auprès d'eux.

ELISABETH.

Sont ce là les seules raisons qui déterminent le Gouverneur à me faire revenir.

ALEXIS.

Oui, mademoiselle.

ELISABETH.

Je continuerai ma route.

ALEXIS.

Quoi?

ELISABETH.

J'ai tout calculé, tous prévu... quand je suis partie, j'étais sûre de la colère du souverain, j'étais convaincu de son extrême rigueur; je ne doutais pas qu'il y avait beaucoup de dangers à courir, peu d'espoir à conserver; mais qu'importe, mon action porte avec elle un tel caractère de dévouement; que mon père fut-il coupable, l'Empereur doit lui pardonner. Non, Alexis, non, je ne retarderai pas mon voyage, et je n'aurai pas pour récompense de ma noble témérité, la honte d'avoir échoué et le désespoir de voir mourir mes parens dans l'exile et la pauvreté.

THERÈSE.

Que cette jeune fille est intéressante!

ALEXIS.

Mais le père Paul qui ne peut plus vous accompagner.

ELISABETH.

Qui vous a dit...

ALEXIS.

Ceux même qui l'ont secouru.

ELISABETH.

Cet accident qui m'afflge sensiblement, ne donnera que plus de prix à ma conduite.

ALEXIS.

Vous partiriez presque seule!... la mort vous attend à chaque pas.

ELISABETH,

Je la brave pour ceux qui m'ont donné le jour, et si je perds la vie pour eux, c'est un sacrifice que je leur devais.

ALEXIS.

Elisabeth, je ne vous reverrai plus, non, je ne vous reverrai plus, et mon amour trop timide, pour se découvrir un moment à vos yeux, ce tendre amour que j'ai vainement dissimulé et que vous connaissez bien, n'aura plus d'autre aliment que la douleur et le desespoir... Vous devez beaucoup à vos parens, sans doute même vous leur devez tout; mais si votre démarche

est imprudente et sans fruit, si vous vous perdez sans faire leur bonheur. Hélas! votre père, votre mère, tous ceux qui prennent à vous cet intérêt que vous savez si bien inspirer, tous se verrons livrés à des malheurs irréparables, par une imprudence, louable sans doute, mais cruelle; vous plongerez dans des peines éternelles tous ceux que votre présence seule aurait pu rendre toujours heureux. Elisabeth, au nom de vos parens, au nom de l'amour le plus pur, revenez, revenez parmi nous, et, en conservant vos jours si précieux, rendez-nous tous à la vie.

ELISABETH.

La volonté seule de mes parens pouvait m'empêcher d'entreprendre ce voyage elle était contre moi d'abord, j'ai triomphé, et je céderais? non, Alexis, non, la nature a plus de force, plus d'éloquence que l'amour, et quand on a su lui résister pour son bonheur, c'est une victoire trop belle pour que rien puisse en suspendre les effets.

ALEXIS.

Mais, partir sans le père Paul.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JUSTIN.

Le père Paul va mieux.

ÉLISABETH.

Que dis-tu?

JUSTIN.

On ne craint plus pour ses jours

ELISABETH.

Il pourrait m'accompagner encore?

JUSTIN.

Non, cela lui serait impossible... Que vois-je? mon maître ici?... Ah! monsieur, vous avez manqué de perdre le plus brave des serviteurs... il a failli périr sous une pelote de neige; dans ce pays-ci je suis vraiment malheureux... Je crains la neige sur les montagnes, le tonnerre dans les vallons, les ours dans les bois, et les hommes dans les villes.

THERÈSE.

C'est ainsi que tu crains tout.

JUSTIN.

Excepté vous, ma mère.

THERÈSE.

C'est très-honnête.

JUSTIN.

Oh! je me forme.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS.

NICOLAS.

Madame, votre conducteur veut vous voir encore une fois avant votre départ... Tenez, le voici.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Le père PAUL, *que l'on soutient.*

Le père PAUL.

Eh bien, ma fille, continuez vous bientôt votre route?

ELISABETH.

Je vais partir, mon père.

ALEXIS.

Elisabeth !

Le père PAUL.

Quoi ! vous ici, monsieur?

ALEXIS.

Sans vous elle ne peut partir.

Le père PAUL.

Elle n'a rien à craindre, la main de Dieu la protège.

ALEXIS.

Si je l'accompagnais?...

Le père PAUL.

Jeune homme, je vous le défends. Quoique l'on ne doive pas l'inquiéter de la méchanceté des hommes, il ne faut point lui donner occasion de s'exercer. Ecoutez-moi, mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant presque seule, à pied, à votre âge, au milieu de la mauvaise saison, cependant c'est là votre moindre péril... la cour vous en offrira de plus terribles ; du courage ordinaire peut lutter contre l'infortune, et ne résiste point à la séduction ; mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera point. Si quelques méchans voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez pas à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront pas; la crainte de Dieu, l'amour de vos parens, voilà ce qui est au dessus de tout, et ce que vous avez. A quelque extrêmité que vous soyez réduite, promettez-moi de ne jamais abandonner ces biens pour quelque bonheur qu'on puisse vous offrir, et de vous souvenir toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie.

ELISABETH, *sanglottant.*

Mon père, je le jure.

Le père PAUL.

Je ne puis vous suivre, ma fille ; voilà tout ce qui me restait pour finir mon voyage, prenez, ne me refusez pas...

THERÈSE.

Tiens, Justin, voilà aussi de l'argent.

NICOLAS.

Embrasse-moi. Pour une femme avare, c'est un beau trait.

ELISABETH.

Adieu, monsieur Alexis, mes bons hôtes ; adieu, mon père.

ALEXIS, *bas à Elisabeth.*

Il n'est donc plus d'espoir pour votre amant ?

ELISABETH.

A mon retour... vous le saurez, Alexis... Partons, Justin.

NICOLAS.

C'est moi qui vais vous faire passer le fleuve.

(*Tous se jettent à genoux quand elle est dans le bateau.*)

Le père PAUL.

O dieu des vertus, protégez votre plus belle image sur la terre.

Fin du second acte.

ACTE III.

La scène est à Tobolsk. On voit la façade de la maison du Gouverneur.

SCENE PREMIERE.

STANISLAS, Sybériens.

STANISLAS.

Mes amis, ne me suivez pas, ne me suivez pas; votre curiosité compatissante ne peut rien ajouter à la faute que je viens de faire? L'infortuné qui s'échappe de son exil est puni de mort, et je viens la chercher. De grâce, éloignez-vous... c'est au nom du malheur que je vous en supplie. (*Les paysans s'éloignent lentement en le regardant avec douleur.*) Qu'entends je? c'est M. le Gouverneur.

(*Les paysans entourent Stanislas pour le cacher.*)

SCENE II.

STANISLAS, SMOLOFF, Sybériens.

SMOLOFF.

J'ai cru entendre la voix du malheureux Springer.... Que faites-vous ici, mes amis? qui vous a rassemblés dans ces lieux? pourquoi cet embarras, ce trouble? que venez-vous me demander? (*Tous les paysans se jettent à genoux, Stanislas est seul debout.*) Que vois-je? Springer en ces lieux!

STANISLAS.

Oui, M. le Gouverneur.....

SMOLOFF.

Malheureux! imprudent ami!

STANISLAS.

Malheureux! oui, car c'est le désespoir qui m'amène auprès de vous. Je sais qu'il m'est défendu, sous peine de la vie, de sortir du cercle d'Eschim; je sais, qu'en ne respectant pas les ordres sévères qui m'ont été donnés, je m'expose à des peines infamantes.... Mais le départ de ma fille, son absence, sont des maux plus grands que les supplices.... Ma fille ne pourra supporter les fatigues d'un voyage long et pénible, entrepris dans la saison la plus rigoureuse. Si elle peut y résister, si le ciel protecteur de l'innocence, du cou-

rage et de toutes les vertus, augmente ses forces, la soutient, la guide, la fait arriver au port, elle n'obtiendra rien; écoutera-t-on les larmes d'un enfant que la douleur suffoquera ? d'un enfant, qui, rempli de mille sensations diverses, ne pourra sans doute articuler un seul mot ? ... Non, elle sera repoussée, humiliée, opprimée, et mes ennemis triompheront encore. Daignez m'écouter, M. le Gouverneur : vous savez que ma mort doit rendre la liberté à mon épouse ; l'infortunée ne m'a suivi que par un excès d'amour, un dévouement bien rare ; je viens, en manquant aux ordres que vous m'avez donné, je viens de la mériter cette mort. Elle doit être infamante.... peu m'importe.... mon épouse ira rejoindre sa fille, elles seront libres, et mes maux seront finis... M. le Gouverneur, c'est à genoux que j'implore votre sévérité, votre justice ; ordonnez, ordonnez qu'on m'arrache la vie.

SMOLOFF.

Non, monsieur, non.... je sais distinguer la vertu d'avec le crime, et jamais je n'arracherai la vie à l'infortuné que l'injustice poursuit ; vous êtes bien coupable, vous me compromettez par votre imprudence ; mais tel est votre ascendant sur moi, que loin de vous sacrifier, je sens que je me sacrifierais pour vous. Ecoutez, Springer, j'ai pensé comme vous que le projet courageux de votre fille était inexécutable, j'ai envoyé mon fils pour arrêter ses pas.... ainsi espérez, espérez encore..... et si pendant douze ans vous avez supporté les maux de l'exil, vous devez à votre patrie, vous devez à vous-même de voir un jour votre innocence triompher, et votre réputation justement réhabilitée.... Springer, du courage. (*Bas.*) Mon ami.... faites que je vous admire jusqu'au dernier moment de ma vie.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN COURRIER.

LE COURRIER.

M. le Gouverneur, c'est de la main du Czar.

SMOLOFF.

Serait-ce un ordre bienfaisant ?..... Non... c'est encore un exilé.

STANISLAS.

C'est un chagrin de plus pour vous, M. le Gouverneur.

SMOLOFF, *au Courrier.*

Je vais le recevoir. (*A Stanislas.*) Ah ! mon ami, l'homme sensible qu'un devoir cruel contraint à faire souffrir

les autres, est-il moins malheureux que les victimes du pouvoir ?

SCENE IV.

STANISLAS, Sybériens.

STANISLAS.

Quel affreux ministère ! et que l'obscurité est préférable à de pareilles dignités.... (*Les uns lui offrent des fruits, d'autres des étoffes, etc.*) Par tout sur la terre il est des cœurs sensibles, mes amis, je n'oublierai jamais votre générosité, votre bienfaisance, et si un jour, rendu à mes droits..... Que dis-je ? je mourrai pauvre, mais en vous bénissant à mes derniers momens.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ZÉLIME.

ZÉLIME, *essoufflée, accourant.*

Ah ! notre bon ami..... je vous ai bien cherché.

STANISLAS.

Qui t'a conduite ici ?

ZÉLIME.

Un heureux pressentiment qui ne trompe jamais : votre épouse, à son réveil vous a demandé... j'ai vite couru au lac, dans le bois, sur les montagnes.... j'ai fait comme votre fille.... j'ai appelé.... mon ami, mon ami, mon père.... et vous ne m'avez pas répondu comme à votre fille.

STANISLAS.

Bonne Zélime ! Et mon épouse ?

ZÉLIME.

Si nous ne retournons promptement à la cabane, elle fera comme moi, je vous le promets.

STANISLAS.

Nous allons partir.

ZÉLIME.

Bientôt, n'est-ce pas ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SMOLOFF, WALBERG.

SMOLOFF.

J'ai des ordres tellement sévères, que je ne puis, monsieur, vous offrir un moment de repos chez moi ; mais voici un

malheureux comme vous, qui souffre depuis long-tems; vous pouvez vous entretenir ensemble : la conformité de votre situation doit vous rendre intéressant l'un à l'autre. Je vous laisse avec Pierre Springer, et vous rejoints dans un moment. (*Aux paysans.*) Mes amis, éloignez-vous. (*Les paysans sortent, Smoloff entre chez lui.*)

SCENE VII.

STANISLAS, WALBERG.

WALBERG.

Quoi ! vous êtes M. Springer ?

STANISLAS.

Oui, monsieur.

WALBERG.

Enfin, je vous trouve, et je peux acquitter ma dette !

STANISLAS.

Votre dette ?

WALBERG.

Je peux vous rendre un dépôt sacré.

STANISLAS.

Je ne vous comprends point.

WALBERG, *lui donnant la lettre d'Elisabeth.*

Prenez, prenez cette lettre, et voyez ce qu'elle renferme.

STANISLAS.

Une lettre de ma fille ? ah ! je les reconnais ces caractères chéris ! oui, oui, ce sont ceux de mon Elisabeth. (*Il la baise et rebaise.*)

WALBERG.

Heureux père ! mouillez-les de vos larmes, quels trésors pourraient égaler un si doux présent.

STANISLAS.

Venez-vous habiter nos déserts ? venez-vous partager notre exil ?

WALBERG.

Je l'ai mérité.

STANISLAS.

Ah ! quelques soient vos erreurs, elles sont bien graves si un tel châtiment ne peut les expier.

WALBERG.

Le châtiment.

STANISLAS.

Il est affreux ! depuis douze ans que je l'éprouve....

WALBERG, *le fixant.*

Depuis douze ans !

STANISLAS.

Mais je n'ai rien à me reprocher.

WALBERG.

Si le hasard nous réunit, vous aurez donc en moi bien des remords à dissiper.

STANISLAS.

Vous avez des remords, vous?

WALBERG.

Ils sont terribles, et j'ai besoin de consolations.

STANISLAS.

Votre malheur, votre procédé, le repentir qui vous presse, et dont la sincérité me pénètre; tout cimente entre nous des liens que rien n'est capable de rompre.

WALBERG, *se jetant dans ses bras.*

Ah! cet espoir me soulage, et mon cœur en avait besoin.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PHÉDORA.

PHEDORA, *fixant Walberg.*

Que vois-je? ô ciel!... C'est lui, c'est ton persécuteur.

STANISLAS.

Qui?

PHEDORA.

Walberg.

STANISLAS.

Grand dieu!

WALBERG.

Madame... *(il la reconnaît.)* Ah! c'est Phédora, c'est elle! O terre entr'ouvre toi.

PHEDORA.

Traître! viens-tu donc nous poursuivre jusque dans ces déserts?

WALBERG.

Mourons, mourons.

PHEDORA, *à Stanislas.*

Et tu le serrais dans tes bras? et ton cœur ne t'avertissait pas?

WALBERG, *suppliant.*

Potoski! Potoski!

PHEDORA.

Oui, voilà mon époux, voilà le malheureux à qui tes complots et tes attentats n'ont pu ravir l'existence; contemple, après douze ans de captivité, de solitude et de misère, celui qui dût être ton roi, celui qui défendit son trône et

son pays ; si ma fille n'est plus à nos côtés, si nous sommes privés d'elle, c'est toi, cruel, c'est ta barbarie qu'il faut en-accuser. Tu nous a tout enlevé. (*Walberg paraît égaré et tombe à genoux pendant ce qui suit.*) Puisse le ciel vengeur mesurer tes tourmens à ceux que tu m'as faits souffrir, puisses-tu, loin des humains, sans abri et dénué de tous secours...

STANISLAS, *le considérant avec pitié.*

Ma femme, il est à nos pieds, il est malheureux ! bornons notre vengeance aux maux qu'il éprouve aujourd'hui.

WALBERG, *en se relevant lui presse les mains.*

Ah ! tu viens de les effacer

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SMOLOFF.

SMOLOFF.

Monsieur Springer, le Czar est loin d'être désabusé sur vous... Ecoutez cet ordre. « Le Gouverneur de Tobolsk réunira, dans le même exil, Walberg, que je lui envoie, et Stanislas exilé depuis douze ans ; les deux grands coupables qui ont voulu troubler mes états, doivent éprouver ensemble les peines dues à leur crime. »

PHEDORA et STANISLAS.

Grand dieu !

WALBERG.

C'est moi qui suis leur bourreau.

SMOLOFF.

Qu'entends-je ?

PHEDORA.

Vivre avec notre ennemi ! le voir sans cesse près de nous ! c'est vouloir nous ôter jusqu'aux illusions qui, dans l'exil, venaient nous consoler.

SMOLOFF.

Quoi ! monsieur, ce serait vous ?... Et pourquoi, avant votre départ, n'avez-vous pas justifié Stanislas ?

WALBERG.

Tel est le mépris que l'on porte au crime, que la vérité est dédaignée dans la bouche d'un coupable. Comme l'Empereur ignore que j'ai été le dénonciateur de Stanislas, il a cru que je ne voulais le justifier que pour rendre à ses Etats un perturbateur qui me remplaçât, et mes déclarations ont été inutiles.

SMOLOFF.

Malheureux Stanislas !

STANISLAS.

Ce dernier coup m'accable. Et ma fille, ma pauvre enfant, quel fruit recueillera-t-elle d'un aussi long voyage ?

SMOLOFF.

Puisse-t-elle avoir cédé aux conseils de mon fils.

PHEDORA.

Vous l'avez rappelée.

SMOLOFF.

Oui, madame.

PHÉDORA.

Ah ! j'embrasse vos genoux !

SMOLOFF.

Relevez-vous, madame.

SCENE X.

Les précédens, ALEXIS, ZELIME.

ZÉLIME, *à Stanislas.*

Bon ami, bon ami, voilà M. Alexis.

SMOLOFF.

Mon fils ! puisse-t-il vous rendre votre fille ? Eh bien, Alexis ?

ALEXIS.

Mon père ?

STANISLAS.

Ma fille n'est point avec vous ?

PHEDORA.

Vain espoir !

STANISLAS.

Parlez, jeune homme, je m'attends à tout.

ALEXIS.

Votre fille a refusé de me suivre ; elle ne veut revenir qu'après avoir obtenu votre grace. Je me suis rendu, ainsi que vous me l'aviez ordonné, mon père, sur les bords de la Kama : et vous pensez avec quelle promptitude j'ai fait ce long trajet. J'arrive comme l'éclair, je descends chez Nicolas Nisoff ; on me dit : cette jeune fille est là ; en effet, je la vois, je tombe à ses genoux. Chacun s'étonne de ce mouvement de respect pour une pauvre fille que l'on croyait dans la misère la plus affreuse ; mais, au nom de Potoski, tout le monde m'imite, et cette jeune beauté, couverte des vètemens de l'infortune, paraît une divinité digne des plus grands hommages ; simple, timide, et pourtant affectueuse, elle fait l'admiration de tout ce qui l'entoure. Je n'osais pas lui parler du motif de ma démarche ; mais l'accident arrivé au missionnaire m'en a fourni l'occasion. Vous n'avez plus de guide, lui dis je — Le ciel m'en servira, me répond-elle. — Vous vous égarerez dans

une route cachée sous les neiges.—Le courage me fera trouver le chemin de Moscou.—Le Gouverneur m'a chargé de vous ramener.—Je ne reviendrai auprès de mon pere qu'en lui apportant sa grâce. — Eh! bien, au nom de l'amour que j'ai pour vous... Pardon, monsieur, pardon, si je vous l'ai caché jusqu'ici; mais j'ai cru devoir le taire.. J'aime, oui, j'aime la vertueuse Elisabeth, et si, le premier, je l'ai favorisé dans sa uite, si j'ai voulu concourir à vous sauver, l'amour ne m'y xcitait pas moins que mon estime et ma vénération pour vous.

STANISLAS.

Je vous crois, mon ami, poursuivez.

ALEXIS.

Elle fut insensible aux prières de l'amour le plus tendre, et, après avoir donné au père Paul toutes les consolations de l'amitié, après avoir remercié tout ceux qui l'avaient si bien reçue, elle a continué sa route avec Justin. Les larmes, les sanglots, que l'admiration arrachaient pour elle, faisaient le contraste le plus frappant avec la douceur, le calme, la sérénité de ses traits : elle semblait un ange qui remontait vers les cieux. Je la suivis aussi loin qu'il me fut possible, et jamais, non, jamais je ne me rappellerai, sans avoir versé des pleurs, une séparation aussi douloureuse.

PHEDORA.

Je ne la reverrai donc plus.

STANISLAS.

A cet âge, tant de force et de caractère!

SMOLOFF.

Quel parti prendre?

ALEXIS.

Elisabeth, issue du sang des rois, ne peut s'allier avec moi si je ne la mérite par quelqu'action importante : eh bien, permettez que je me rende à Moscou; j'arriverai avant elle; là, je pourrai lui éviter toutes les humiliations qu'on voudra lui faire essuyer; je la présenterai moi-même, oui, moi-même à l'Empereur; soutenue par moi, elle sentira doubler son courage, et je réponds du succès de sa démarche. Mon père, ne me refusez pas un plaisir que peut-être jamais je ne retrouverai de ma vie.

SMOLOFF.

Tu sais quels dangers te menacent si ta démarche est mal accueillie.

ALEXIS.

Je les brave.

SMOLOFF.

Tu sais que la haîne, pour cette illustre famille, fermente encore parmi les courtisans.

ALEXIS.

Je l'éteindrai.

SMOLOFF.

Il est possible que la mort...

ALEXIS.

Elle sera aussi belle que si je la recevais au sein des combats.

SMOLOFF.

Tu peux partir ; embrasse-moi, Alexis.

ALEXIS.

Mon père !

STANISLAS, PHEDORA, ZÉLIME.

Brave jeune homme.

WALBERG.

Monsieur, votre courage est sublime, et je vais vous aider dans une action aussi noble. Voici tous les papiers qui constatent l'innocence de Stanislas et mon crime; on me les a renvoyés de la cour sans les lire; faites les connaître et vous triompherez. Du moins, si je meurs dans mon exil, j'emporterai au tombeau l'espoir qu'un jour les victimes de mon exécrable ambition recouvreront leurs droits, leur liberté : pour un criminel que les remords déchirent, cet espoir est un baume consolateur.

SMOLOFF.

Quel bruit se fait entendre ? qu'apperçois-je ?... des gardes de l'Empereur, encore quelques grandes victimes.

(*Le bruit se rapproche, on finit par entendre le nom d'Elisabeth.*)

PHEDORA.

Me suis-je trompée...

STANISLAS.

J'ai cru entendre...

SMOLOFF.

Les gardes s'approchent... Voyons.

TOUS.

C'est Elisabeth.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ELISABETH, Gardes de l'Empereur, Sybériens, Sybériennes.

ALEXIS.

Qu'ai-je entendu ?

ELISABETH.

Oui, oui, c'est elle. (*elle tombe dans les bras de son père et de sa mère.*) Mon père, voilà votre grâce. (*elle la remet au Gouverneur.*)

TOUS.

Sa grâce !

ELISABETH.

Je n'étais qu'à quelques vreste des bords de la Kama, à l'auberge ou je descends ; ma misère, ma jeunesse et mon air courageux au sein de l'infortune, intéressent à moi un jeune voyageur, il vient me parler avec tant de bonté, tant de douceur, que je lui avouai toutes mes peines. Je lui dit, avec l'accent du malheur, vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potoski, qui, pour demander la grace de son père, arrive des déserts Deschim où, depuis douze ans, ses parens languissent dans l'exil. Elle est partie seule, sans secours, elle a fait la route à pied, demandant l'aumône ; à ce mot quelle fut ma surprise, lorsque prenant un papier, je le vis écrire sur-le-champ.. Stanislas Potoski est libre. Je crus que ce voyageur se jouait de ma situation ; mais lorsqu'il prit le cachet qu'il devait mettre sur ce papier, j'entrevis sous son manteau des marques de dignités qui me saisirent d'un respect que je ne puis exprimer... Mon embarras, mon trouble, ma joie, mon désordre furent tels que je tombai sans connaissance; revenue à moi par les soins les plus pressans... que vois-je à mes côtés? une foule de gardes occupés à me secourir. Je demande ou était le voyageur... il se présenta... c'était l'Empereur lui-même que le desir de connaître la situation de ses peuples avait amené dans ces déserts. Jugez de l'ivresse que je ressentis, elle fut si forte, que je fis un mouvement pour courir dans les bras de mon souverain ; il le remarqua, m'ouvrit les siens et je sentis une larme couler sur mon front.

SCENE XIV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE COURRIER, ensuite JUSTIN, NICOLAS, THÈRÈSE.

LE COURRIER, *au Gouverneur.*

De nouveaux ordres du Czar. (*Il lui remet un paquet cacheté.*)

JUSTIN.

Attendez nous... nous voilà... nous voilà... quel train vous avez été... nous n'avons pu vous suivre.

NICOLAS.

C'est que les gens qui vont au bonheur ne s'arrêtent pas.

THERESE.

On les arrête souvent.

NICOLAS.

Vous ne m'avez jamais arrèté, madame Thèrèse. Mais, où est-il donc ce courrier qui nous a conduits; il a une petite lettre de l'Empereur a remettre au Gouverneur. Ah ! le voici.

SMOLOFF.

C'est pour vous, mademoiselle, lisez.

ELIASABETH.

(*Elle lit.*) Stanislas Potoski, électeur palatin, grand duc de Varsovie, languit depuis douze ans dans les déserts de la Sybérie, où nous l'avons exilé avec sa famille ; notre religion fut trompée... il est innocent, et le comte de Walberg, son dénonciateur, est seul coupable : aussi nous le condamnons à remplacer Stanislas, qui jouira de tous les biens et dignités de l'auteur de ses maux.

WALBERG.

J'ai mérité mon sort... C'est moi, mademoiselle.

ELISABETH.

Quoi ! c'est vous... pardonnez-moi d'avoir lu... je n'acheverai point.

SMOLOFF, *prend le papier.*

(*Il lit*) De plus, pénétré des rares vertus et de l'héroïsme de la fille de Stanislas, nous lui donnons le pouvoir de prononcer le supplice du persécuteur de ses parens.

ELISABETH.

Serait-il vrai ?

SMOLOFF.

Voyez.

ELISABETA, *à Falkswen.*

Vous êtes libre, monsieur.

PHEDORA.

J'étais sûre de son cœur.

STANISLAS.

Je t'admirerai donc de plus en plus, mon enfant.

ALEXIS, *bas à Elisabeth.*

Tous les heureux sont il fait.

ELISABETH.

Mon père peut en augmenter le nombre. (*Stanislas les unit.*)

NICOLAS.

Mademoiselle Elisabeth, serons-nous de la noce.

ELISABETH.

Quand vous avez partagé mes peines, je ne vous ferais pas partager mes plaisirs.

NICOEAS.

Ma femme, je te ferai danser.

THERÈSE.

Si je m'en souviens.

SMOLOFF.

Venez, mes amis, terminons cette journée, par une fête qui nous fasse oublier nos longues souffrances... mais quelques soient nos plaisirs, que tous nos hommages s'adressent à l'aimable Elisabeth, l'exemple de toutes les vertus sur la terre.

FIN.